

Entretien avec Eric Zemmour, journaliste au quotidien *Le Figaro*, écrivain et polémiste

«Le multiculturalisme conduit à la violence»

Volontiers provocateur, réactionnaire assumé, Eric Zemmour est un bon client des plateaux de télévision. Dans son dernier roman, il s'attaque à l'antiracisme et à ses effets qu'il juge délétères. Christine Scharff

Il s'était déjà attiré les foudres avec un essai fustigeant la dérive d'une société dévirilisée. Aujourd'hui, il frappe plus fort encore, remettant en cause l'antiracisme et le multiculturalisme avec *Petit Frère*, un roman dont il viendra parler le 21 avril prochain au Cercle de Wallonie. Inspiré d'un fait divers où un jeune juif s'était fait sauvagement mutiler par son voisin musulman, ce livre a fait l'objet d'un référé, rejeté, demandant son interdiction par la famille de la victime. Il a aussi suscité des critiques très dures de certains médias. Rencontre avec Eric Zemmour, qui s'est fixé pour tâche de combattre le politiquement correct.

TRENDS-TENDANCES. J'ai lu que vous vous attendiez à des réactions plus virulentes à ce dernier ouvrage. Seriez-vous déçu ?

ERIC ZEMMOUR. J'ai dit ça au début, lorsque les premières réactions étaient non seulement calmes, mais très élogieuses. Des critiques ont parlé de livre balzacien, ont vanté le fait de prendre à son compte toute une époque, ce qui ne se fait plus du tout dans la littérature. La violence est venue après.

Il faut dire que vous avez choisi un thème explosif, en vous attaquant à l'antiracisme. Et vous faites tenir à vos personnages des propos très extrémistes. Quel pourcentage de ces propos pourriez-vous reprendre à votre compte ?

Difficile de répondre à cette question. *Le Nouvel Observateur* a publié des extraits de dialogues entre mes personnages pour dire que je dérapais. Un peu puéril, comme attaque ! Je ne suis pas seulement romancier, je suis aussi polémiste, journaliste, pamphlétaire. On connaît mes opinions. Je n'ai pas besoin de me cacher derrière des personnages. Ce que j'ai voulu montrer dans ces dialogues, c'est la dureté des relations sociales en France. Il existe une «racialisation» des relations, que l'on observe notamment dans l'humour, qui est une façon civilisée d'éviter les conflits. Mais la plupart du temps, cette «racialisation» prend une couleur très rude, très féroce, très sauvage. C'est cette réalité que je montre. Et c'est ce que la gauche bien pensante me reproche.

Je montre, dans ce roman, comment la société française a évolué sous l'effet de la mondialisation et de l'immigration de masse. Pendant longtemps, on a fait comme si cette immigration allait se régler comme les immigrations précédentes — italienne, belge, espagnole... C'est faux ! Pour des raisons démographiques d'abord : la proportion d'immigrés est bien plus grande. C'est faux aussi, parce que ce n'est pas la même immigration. Et troisièmement, c'est faux parce que la société française a renoncé à assimiler ces immigrés comme elle l'avait fait pour les précédents, au nom de l'antiracisme, du respect des origines, de l'importance des racines, etc. Cet échec change radicalement la vie des gens.

J'ai aussi voulu dépeindre, par l'intermédiaire de mon narrateur, cette gauche avec laquelle j'ai rompu à la fin des années 1980, sur l'antiracisme précisément. C'était mon milieu, mes amis, des gens avec qui j'ai étudié. J'avais voté Mitterrand en 1981, mais j'ai rompu idéologiquement et affectivement avec certains de ces porte-voix de l'antiracisme, avec leur petite main *Touche pas à mon pote*, qui prônaient le multiculturalisme, assuraient que tout irait bien dans le meilleur des mondes grâce à la musique ou au black-blanc-beur... Déjà à l'époque, je pensais que la France ne devait pas renoncer à assimiler ses immigrés. L'assimilation, c'est contraignant, cela fait la joie des psychanalystes, je le reconnais volontiers, moi qui suis un juif d'Algérie. Mais je pense que sans cela, on va à des affrontements terribles. J'avais aussi la conviction qu'une immigration de masse dans un contexte de chômage de masse allait constituer un *lumpenproletariat* qui allait alimenter la violence, comme on l'a vu au 17^e siècle avec le petit peuple catholique contre les protestants, ou au 19^e siècle avec les ouvriers les plus pauvres contre les juifs.

Pour vous, jusqu'où doit aller l'assimilation ? Vous êtes Français, mais vous évoquez vos racines juives... S'agit-il de respecter les grands principes de la République ?

C'est beaucoup plus que cela : c'est adopter les codes sociaux et culturels du pays, ce qui oblige à contraindre ses racines communautaires, ethniques et religieuses. Un bon vieux principe, c'est juif à la maison, français dans la rue... Le judaïsme, comme l'islam, sont des religions publiques, qui organisent toute la vie de la Cité. Mais le judaïsme français a réussi à privatiser la religion, ce que n'arrive pas à faire l'islam aujourd'hui — certains musulmans le font spontanément, mais ce n'est pas inscrit dans les pratiques, les organes religieux...

En signant un ouvrage aussi violent, ne craignez-vous pas d'aviver les tensions ?

Sans cela, on fait du Marc Levy ou de l'Anna Gavalda... On me reproche de jeter de l'huile sur le feu : cela signifie donc que le feu est là ! Toute la société française se communautarise. Je pense même que les catholiques finiront par se radicaliser. Je lisais voici quelques jours dans *La Tribune* que la responsable des DRH français demandait la suppression, dans les entreprises, de six jours de congés liés au calendrier catholique, pour que les salariés en fassent ce qu'ils veulent. Les entreprises subissent des pressions pour que les uns prennent l'Aïd, les autres le Kippour... La privatisation de la religion est remise en question, y compris dans le judaïsme. Quand j'étais petit, pour faire la Pâque juive, mes tantes prenaient sur leurs congés payés, conciliant ainsi leurs convictions religieuses et l'âme du pays. Réclamer ses propres fêtes religieuses, conduit à désintégrer l'âme de ce pays, qui est chrétienne, qu'on le veuille ou non. Et pour moi, cette désintégration de la société française, ►



Eric Zemmour

- 49 ans.
- Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris.
- Journaliste au journal *Le Figaro* et au *Figaro Magazine*.
- Auteur de romans, de portraits de Jacques Chirac et Edouard Balladur, ainsi que d'essais.
- A suscité la polémique en 2006 avec l'ouvrage *Le premier sexe* (Denoël), qui dénonçait le féminisme.
- Participe chaque semaine sur France 2 à l'émission de Laurent Ruquier, *On n'est pas couché*, et sur i>Télé, à *Ça se dispute*.
- Vient de sortir *Petit frère* (Denoël), un roman très critique vis-à-vis du multiculturalisme.

Un avis sur tout ?

**A propos...
... des salaires exorbitants de certains grands patrons**

«Nous vivons un retour au 19^e siècle. La guerre de 1914 a ouvert la boîte de l'inflation, de l'intervention des Etats, du communisme, du fascisme, du nazisme, mais aussi de la social-démocratie, des politiques sociales, de la redistribution... Toute cette période-là s'est refermée avec la chute du Mur, et nous retrouvons les inégalités sociales d'avant 1914. J'ai lu récemment que les Américains connaissent aujourd'hui

un degré d'inégalités sociales comparable à celui de 1920, avant la crise de 1929 et le New Deal.»

... des tensions communautaires en Belgique

«En 1830, lorsque les Belges ont fait la révolution contre les Hollandais, leur premier cri, c'était *Vive la France*. Et immédiatement, les Anglais ont menacé la France. Talleyrand est alors allé à Londres, négocier l'invention de la Belgique. Pour moi, la Belgique est la preuve de la défaite de la France.

Je ne pleurerai donc pas sur sa disparition. Si cela se produit, bienvenue dans la mère-patrie !»

... du succès des Ch'tis

«Les ingrédients de ce film, c'est l'identité, le communautarisme, le retour aux racines. Il existe désormais un peuple ch'ti. C'est ce que je raconte dans mon roman : lorsque le sentiment d'appartenance nationale s'affaiblit, on cherche de nouvelles appartenances collectives : religieuses, ethniques, communautaires, générationnelles...»

qui n'impose plus son modèle assimilationniste, est une preuve de la féminisation de la société. L'accueil a pris le dessus... Il a remplacé l'esprit de domination, qui est masculin.

Après avoir combattu le féminisme et l'antiracisme, à quoi allez-vous vous attaquer ?

Je ne sais pas. J'essaie de combattre rationnellement et idéologiquement le politiquement correct. Je tente de déconstruire la «bien-pensance» issue de la vulgate soixante-huitarde, qui a elle-même déconstruit l'idéologie nationale, patriotique, gaullienne, républicaine de la France, pour imposer son idéologie. Et je combats ce politiquement correct en me servant de tout : les interventions télévisées, les articles, les romans, les essais... Il existe un vrai besoin d'un propos authentiquement réactionnaire, parce que comme l'a très bien dit Daniel Cohn-Bendit, l'idéologie soixante-huitarde a gagné. Moi, je suis dans le camp des perdants... Mais il n'y a pas qu'un combat idéologique : il y a aussi le principe de plaisir. J'ai pris plaisir à écrire ce roman, à mettre en scène certains moments truculents.

Mais vous en avez profité aussi, de cette victoire de l'idéologie soixante-huitarde ! La liberté individuelle est beaucoup plus importante...

Je pense que les libertés gagnées se paient au prix fort. La famille est désintégrée, l'Etat impotent. Et ces structures traditionnelles étaient le dernier rempart contre la victoire absolue du marché.

Et l'émancipation des femmes, la liberté sexuelle ?

Vous rigolez, ou quoi ? Vous confondez le 19^e siècle et une période plus étalée de l'histoire. Au 19^e, la bourgeoisie a imposé un modèle

puritain parce que le capitalisme était un capitalisme d'épargne. La liberté sexuelle n'est que le nouveau produit d'un nouveau capitalisme, qui est un capitalisme de consommation. Et vous pensez qu'ils ne baisaient pas, au 19^e siècle ? Maupassant et Flaubert passaient leur temps au bordel. Et les femmes avaient des amants ! Quant à la liberté de penser, elle a régressé. Le politiquement correct est beaucoup plus contraignant que le contrôle gaulliste sur la télévision dans les années 1960.



Pourtant, sur les plateaux de télé, j'ai l'impression que la mode est à l'agressivité, aux comportements iconoclastes...

Mais la plupart des chroniqueurs agressifs auxquels vous pensez sont d'un conformisme absolu ! Idéologiquement, ce sont des chiens de garde du politiquement correct. Ils mettent leur talent, leur sarcasme, leur insolence au service de l'idéologie dominante.

Ce serait quoi, la société idéale dont vous rêveriez pour vos enfants ?

Pour moi, le monde idéal ressemblerait beaucoup à celui des années 1960. Mais je sais qu'on ne revient jamais en arrière. Et puis, il faudrait pour cela une vraie pratique assimilationniste, qu'on n'adopte pas, à cause de l'Europe et parce que beaucoup de Français ne la veulent plus, parce qu'ils sont aliénés par l'idéologie dominante, antiraciste et multiculturaliste, et qu'ils perçoivent cette assimilation comme un corset. Ils ne voient pas que cette liberté se paiera beaucoup plus cher que le corset. Je suis

très pessimiste. Comme le dit mon narrateur dans le roman, on a coutume de dire en France que tout finit par des chansons, mais c'est faux : en France, tout commence par des chansons, et tout finit dans le sang. Déjà, on tire sur les policiers avec de vrais fusils ! ■